ALAIN CLAUDE SULZER

Les vieux garçons

roman traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon



Chambon

Du même auteur

UN GARÇON PAREAIT, Jacqueline Chambon, 2008 ; Babel n° 1116.
LEÇONS PARTICULIÈRES, Jacqueline Chambon, 2009.
UNE AUTRE ÉPOQUE, Jacqueline Chambon, 2011 ; Babel n° 1204.
UNE MESURE DE TROP, Jacqueline Chambon, 2013 ; Babel n° 1711.
POST-SCRIPTUM, Jacqueline Chambon, 2016.
LA JEUNESSE EST UN PAYS ÉTRANGER, Jacqueline Chambon, 2018.
SOUS LA LUMIÈRE DES VITRINES, Jacqueline Chambon, 2020.

Illustration de couverture : © Alexandre de Broca

Titre original :
Doppelleben
Éditeur original :
Verlag Galiani, Berlin
© Verlag Kiepenheuer & Witsch, Cologne, 2022

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16648-9

Alain Claude Sulzer

Les vieux garçons

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

Chambon

L'imagination est la reine du vrai et le possible l'une des provinces du vrai.

Charles Baudelaire,
in *Curiosités esthétiques*.

Le public aime les romans faux : ce roman est un roman vrai.

Edmond et Jules de Goncourt,
in *Germinie Lacerteux*, préface de la première édition.

1

Incident sanglant, février 1869

Ils quittèrent la maison peu avant onze heures. Pélagie leur fit un signe d'adieu et repoussa doucement la porte derrière eux. La serrure se referma en silence. Pélagie y avait veillé. Elle ignorait à quelle heure ils rentreraient.

Le bruit était menaçant. Chaque son, fort ou faible, chaque stridence, chaque fracas faisait sursauter Jules. Le vacarme s'apaisait puis recommençait. Les bruits d'hier se fondaient dans les bruits d'aujourd'hui. Les chiens du voisinage le rendaient furieux. Les rires des enfants lui étaient insupportables. Le bruissement des arbres le dérangeait. Un volet qui claquait. Le croassement des corbeaux. Des grenouilles. Seule la voix de son frère, qui ne perdait jamais son calme, avait sur lui un effet apaisant. Et Pélagie ne parlait jamais fort.

La princesse Mathilde les attendait rue de Courcelles, où elle habitait, pour son traditionnel déjeuner du mercredi, mais ils n'avaient pas à se presser. Ils trouveraient un fiacre tout proche, quai de Passy, ils n'étaient pas à une minute près. La cousine de l'empereur n'était pas à cheval sur la ponctualité. L'amitié, l'originalité et le talent étaient pour elle plus importants que le respect des convenances. Si la ponctualité était la politesse des rois, la désinvolture et le laisser-aller étaient la signature des artistes.

Chaudement enveloppés dans leur épais pardessus d'hiver, les deux frères avançaient lentement contre le vent glacial. Avec quels mots exprimer les coups de fouet des courtes rafales ? Comment dire le vent ? Comment dire le froid ? Tant de mots et d'expressions à envisager, à échanger entre eux, à examiner, à écarter, à peser, tant

de mots qui seront ensuite tournés et retournés, allongés, raccourcis, scrutés, la plupart se révélant inappropriés. Edmond et Jules avançaient prudemment sur le sol mouillé en évitant les plaques de gel. Le matin, au soleil, la glace fondait pour regeler dès que le ciel se couvrait.

Quelqu'un qui aurait observé ces deux hommes qui discutaient avec de grands gestes de choses que personne à part eux n'entendait les aurait tenus exactement pour ce qu'ils étaient ; des amis ou des frères qui s'entendaient bien ; des frères, certes, mais avant tout des poètes ! Des explorateurs ! Des amoureux des mots ! Des chercheurs, des connaisseurs avertis des valeurs sûres et du poids de la formulation la plus franche, la plus fleurie, la plus pointue, la plus exacte, pour chaque chose, chaque émotion, chaque matière, bref chaque manifestation du monde visible et invisible. Un seul mot suffisait rarement, les couleurs étaient mélangées sur une palette fictive jusqu'à trouver le ton souhaité.

Dix minutes après, ils atteignirent l'arrêt de fiacres où attendaient quatre voitures, ils avaient le choix. Par sens de la justice, ils montèrent dans le premier fiacre où le cocher attendait, leur semblait-il, depuis le plus longtemps. Quand les deux frères approchèrent, les deux chevaux jeunes et nerveux qui y étaient attelés grattèrent le sol du sabot en secouant leur crinière. Effrayé, Jules recula de deux pas. Le souffle chaud qu'exhalaient leurs naseaux se dissipait dans l'air froid.

Quand le cocher se pencha vers eux du haut de son siège, le nez rouge de l'homme, où saillait ainsi que sur ses joues un entrelacs de veines bleues, aurait dû les alerter ; ils n'y firent pas attention, ce n'est qu'après, lorsqu'il serait à nouveau devant eux, qu'ils allaient s'en souvenir. Une goutte pendait comme un glaçon à la pointe de ce nez et Edmond, un peu dégoûté, se détourna. Plus tard, ils se diraient : C'est ce que nous aurions dû faire avant. Un ivrogne, ils ne le comprirent que lorsqu'ils furent assez près pour sentir son haleine, et peut-être regrettèrent-ils alors leur imprudente négligence. Ils auraient dû prendre n'importe quel autre fiacre, mais ils montèrent malgré tout dans celui-ci, refermèrent la portière, et leur destin fut scellé. Jules grommela un peu et jeta

un regard noir à Edmond quand il lui posa une main sur le genou pour le calmer.

Le cocher, dont ils ne voyaient plus que les étroites épaules levées et quelques mèches de cheveux clairsemés, empoigna les rênes – à présent ils voyaient aussi son poing fermé – et abattit le fouet sur le dos des bêtes. Les chevaux, qui attendaient le signal, partirent.

Ils ne roulaient pas depuis cinq minutes que le fiacre accrochait une voiture qui venait en sens inverse. Les deux frères encaissèrent le choc de plein fouet. Et il fut violent. Visiblement, le cocher n'était pas maître de ses chevaux. À quoi ou à qui était-il attentif à cet instant, certainement pas au trafic ni à la voiture qui venait en face. La collision fut brutale. Sous le choc, Edmond et Jules furent précipités vers l'avant. La tête d'Edmond cogna contre la vitre avant et passa au travers. Le verre vola en éclats. Jules, qui par nervosité se tenait sur ses gardes, avait instinctivement mis les mains devant son visage. S'attendant au pire, il s'en sortit indemne. Mais la tête d'Edmond s'encastra dans les éclats de verre comme entre des barreaux transparents. Son visage s'ensanglanta aussitôt. Heureusement, l'artère ne semblait pas touchée.

Quand le fiacre fut redressé, on vit qu'il était accroché à l'autre fiacre et que tirer et pousser les chevaux ne servait à rien, il ne pouvait plus repartir – Jules essaya de libérer son frère du dangereux encadrement hérissé d'éclats de verre, mais chaque mouvement en cassait d'autres.

« Je ne vois plus rien ! » dit Edmond plus étonné qu'effrayé. Était-il blessé aux yeux ? À cette idée, les deux célibataires furent pris d'angoisse. Un éclat de verre, même minuscule, pouvait faire perdre la vue à Edmond, car plus ils sont petits, plus ils sont dangereux.

Edmond entreprit avec la plus grande prudence de s'extirper de la vitre brisée, millimètre par millimètre. Ce fut difficile car, à chaque mouvement, de nouveaux éclats se plantaient dans sa peau écorchée déjà constellée de débris crasseux. Sans ouvrir les yeux, il tourna la tête vers Jules. Le sang coulait de son front sur le nez et la bouche avant de se perdre dans sa barbe noire. Quelle était la gravité de ses blessures, Jules était incapable d'en juger. Seul un médecin aurait pu le dire.

« Edmond tu me vois ? » demanda-t-il affolé.

Edmond toucha ses yeux fermés avec son mouchoir puis le pressa sur son visage. En quelques secondes, le mouchoir fut trempé de sang.

« Je ne vois rien.

– Vas-y doucement, souffla Jules.

– Je ne peux rien voir. »

Jules osait à peine le formuler : « Est-ce que c'est grave ? » Edmond allait-il être aveugle, il refusait d'y penser.

En ouvrant l'autre portière, il vit que la vitre était constellée de gouttes de sang qui glissaient dessus lentement sur la vitre. Il aida Edmond, qui se laissa faire docilement, à sortir du fiacre.

« Un médecin ! »

Les deux cochers étaient tout à leur querelle : le client blessé, ce n'était pas leur affaire.

« Il y a une pharmacie pas loin, dit Jules en pointant le doigt vers le bas du boulevard, tout en sachant que son frère ne pouvait pas la voir. Allons-y vite. Tu pourras t'y faire examiner. »

« Tu es cinglé, tu es ivre, espèce d'ordure, criait le cocher innocent.

– Appelons la police ! » hurlait l'autre.

« Plus vite nous y serons, mieux ce sera », dit Jules en soutenant son frère et en le guidant comme un aveugle en direction de la pharmacie.

Edmond ressemblait au mur d'une maison bombardée. Il ne s'était pas écroulé, il pouvait encore marcher. Même s'il avait perdu beaucoup de sang, il avançait d'un pas ferme.

Ils atteignirent leur but et le jeune pharmacien se précipita vers eux dès qu'ils eurent passé la porte. Il prit une petite éponge et nettoya doucement et avec soin le visage d'Edmond. Le saignement diminua. Il examina précautionneusement les petites et les grandes coupures et affirma que les yeux étaient indemnes. Seules les paupières étaient écorchées mais la vue n'était pas affectée. Edmond prononça enfin les paroles libératrices. Oui, il voyait parfaitement, c'était le sang qui l'avait empêché de voir.

Comme ils gagnaient un bureau de poste pour envoyer un télégramme à la princesse la priant de les excuser, Edmond se rappela

avec étonnement qu'il avait eu un pressentiment de l'accident avant la collision : par une sorte de transmission fraternelle, il ne s'était pas vu, lui, accidenté, mais Jules, et ce n'était pas son œil qui était blessé mais celui de son frère.

Il ne pouvait savoir que cet accident était peut-être la prémonition de ce qui allait arriver quelques mois plus tard et serait tellement plus terrible : ce n'est que longtemps après la mort de Jules qu'il y repensa en lisant ce que celui-ci avait écrit sur l'accident dans leur *Journal* en commun.

Dans les jours suivants, Edmond et Jules en reparlèrent plusieurs fois.

« Nous aurions dû poursuivre le cocher. C'était idiot de notre part. Sans punition, il ne s'amendera jamais. Sa place était derrière les barreaux. »

Ils ne lui avaient pas demandé son nom. Mais à quoi leur aurait servi ce nom si le pire s'était déjà produit.

Les blessures guérirent. Le léger saignement à la joue gauche disparut en quelques jours. Par chance, ils se rappelaient le numéro du fiacre.

2

Deux poids inégaux. Octobre 1869

Les aboiements étaient terribles. Les cris des enfants étaient encore pires, cinq enfants qui jouaient, criaient et couraient partout, mais pour l'instant on n'entendait que les chiens. Ils avaient déboursé quatre-vingt-trois mille francs pour acheter cette maison et jouir d'un calme bien mérité. Ils avaient dû pour cela vendre deux propriétés, à Breuvannes et à Fresnoy, en Haute-Marne, non loin de Vittel. Mais les enfants des Coutasse, leurs voisins de gauche, faisaient tout pour les priver de ce calme. Et quand ce n'étaient pas eux, c'était le cheval des Louvau, leurs voisins de droite, qui était enfermé dans une sorte de grand appentis contre les murs duquel il frappait de toutes ses forces du matin au soir. Son propriétaire n'ayant pas de cocher, on le sortait rarement. Aussi, prisonnier toute la journée dans cet étroit réduit, essayait-il de s'en libérer avec une persévérance inlassable.

Torse nu, Jules était debout devant la fenêtre ouverte du grenier de leur maison du boulevard de Montmorency qui donnait sur le jardin, le regard fixé devant lui. Quatre-vingt-trois mille francs et aucun calme. Une plaisanterie qui ne le faisait pas rire.

Comme chaque matin, il respirait l'air frais en levant et en abaissant ses bras en extension. C'était son heure de gymnastique. Les chiens aboyaient. Le cheval était calme. Les haltères étaient posés sur le sol à côté du lit où il avait dormi d'un sommeil agité, hanté par les cauchemars. Comme toujours, il avait été en proie à des rêves d'enfants et à des imaginations indécentes. Et il y avait autre chose qui l'inquiétait aussi.

C'était son foyer, la maison des frères Goncourt qui, tous les deux, étaient persuadés que leur nom leur survivrait. La chambre de Jules était modeste. Il dormait tout en haut. C'est lui qui l'avait voulu. Le sol était un simple plancher.

Depuis dix ans seulement, le village d'Auteuil faisait partie de Paris, et à présent on construisait à tour de bras, les bruits des artisans et des transporteurs retentissaient de tous côtés. À cela s'ajoutaient les piaillements des oiseaux, les aboiements des chiens, les hennissements du cheval et les miaulements des chats. Jules se retourna, saisit les haltères et les souleva lentement, avec facilité. Il était entraîné. Pourtant il lui semblait que l'haltère dans sa main gauche était plus lourd que dans sa main droite, ils avaient l'air identiques mais ils ne l'étaient pas, il l'aurait juré, l'un était plus lourd que l'autre.

Puis il crut que c'était l'inverse. Quel haltère était le plus lourd, le gauche ou le droit ? Il hésitait. Il les leva tous les deux au-dessus des épaules, puis de la tête. Les chiens des voisins, qu'on ne voyait jamais, se mirent à aboyer. Avec ce poids on aurait pu facilement abattre un gros cabot.

Les muscles se tendaient sous la peau pâle de ses bras minces aux veines fines, le raffut des maçons avait cessé, on entendait le bruit des oiseaux. C'étaient des moineaux. Il était incapable de distinguer le gazouillis d'un seul – il les percevait plutôt comme une conversation cordiale, ou querelleuse, qu'il n'aimait pas suivre longtemps –, mais le matin et surtout le soir, il reconnaissait immédiatement le chant joyeux et amical du merle qui se perchait toujours à la cime d'un bâtiment ou sur un fronton qu'il affectionnait, et il se demandait parfois si les merles ne chantent pas sur un ton différent le matin, mais il s'y connaissait aussi peu en musique que son frère. Le tut-tut énervé des moineaux se perdait à présent dans les sifflements des martinets noirs qui s'élançaient dans l'air.

Un corps sain est censé permettre à l'esprit de s'élargir au-delà de ses capacités. D'où les haltères. Mais la prudence reste de mise car ce n'est pas une garantie de santé mentale, il vaut mieux toujours s'attendre au pire, à la maladie, à la mort.

Lorsqu'on se consacre à la création, on s'expose au surmenage, au danger de se faire dévorer mentalement et de s'étioler peu à

peu, au point que l'intellect épuisé n'est plus qu'incohérence. L'intellect exige discernement et évaluation, distinction et abstraction. C'est lui qui permet de distinguer une mésange d'une hirondelle, le chant d'un castrat de celui d'un ténor, un homme d'une femme, la mer du désert, un grain de sable d'un grain de blé, la fleur de l'épine, la neige de la grêle et la grêle de la neige, et le bien du mal.

Edmond et Jules savaient mieux que quiconque que le libertinage sexuel se termine souvent mal, que le labeur intellectuel exige aussi son tribut. Le raffinement conduit à la beauté et à la maturité mais il peut signifier dépérissement et mort précoce. Et aussi démence et chute dans les profondeurs des ténèbres. Partout les spectres montent la garde.

Peu à peu les bras de Jules se fatiguaient. Peu à peu il s'essoufflait.

Tout talent créateur était dangereux, le génie vivait toujours sur le fil du rasoir. Pendant qu'à l'extérieur le feu faisait rage, à l'intérieur la neige fondait. Tous les médecins compétents conseillaient à leurs patients de s'aérer et de faire des mouvements. Et s'il n'y avait pas de consensus définitif sur le bénéfice curatif de la gymnastique quotidienne, il semblait bien que ça ne pouvait pas faire de mal. Beaucoup étaient d'avis qu'il fallait consacrer du temps à entraîner son corps. Les Grecs n'étaient-ils pas le meilleur exemple d'un esprit sain dans un corps sain ? Mais combien d'heures par jour ? Certes, on devait consacrer plus de temps à l'esprit qu'au corps. Le contraire n'était pas concevable.

Mais d'autres tenaient ce genre d'activité pour une sottise dommageable. On se penche pour lacer ses chaussures, on bouge une main pour conduire une fourchette ou un verre à la bouche et pour se frotter les yeux, on plie un bras pour mettre son chapeau ou pour étreindre une femme. On fait des mouvements dans un but précis, la plupart du temps inconsciemment, pas intentionnellement. Mais Jules pensait, et il s'en était ouvert à son frère, que la seule véritable mesure était la démesure. L'excès, l'absence de toute mesure. Balzac l'avait affirmé dix ans plus tôt, d'autres, comme Victor Hugo, dix ans plus tard.

Jules sentait que soulever des haltères le libérait des pensées importunes. Oui, plus la douleur corporelle était grande, plus l'esprit devenait léger. Quand le corps était poussé à ses limites, l'esprit s'en libérait. Devant – derrière – en avant – en arrière. C'est le poids des haltères qui chassait l'esprit du corps. Pour se changer les idées, mieux valait remuer les bras en extension que se promener en fiacre, ce qui distrayait l'esprit mais n'interrompait pas le cours de la pensée car le corps n'y participait pas. De temps en temps, on doit briser les chaînes. Les exercices devant la fenêtre ouverte libéraient des liens, relâchaient les entraves. Dans le dos, la bibliothèque vitrée, la culture de l'occident, de l'orient, de l'Est lointain, du Japon, de la Chine et de ses passions, devenait, au moment du maniement des haltères, une scène de cérémonie escamotable. Ah, Hokusai !

Plus lourds les haltères, plus léger l'esprit. Un mur solide était érigé contre lui. L'esprit devenait léger comme une montgolfière et sans but comme le zigzag du bourdon.

C'était très bénéfique de transpirer comme un terrassier. Mais Jules ne transpirait pas facilement. Bien qu'il portât un sous-vêtement, sa peau sous la chemise restait toujours sèche comme du parchemin. Il n'avait transpiré qu'à la campagne, dans la chaleur de l'été, et durant les nuits étouffantes d'un voyage vers le sud, dans sa lointaine jeunesse.

Les flexions des genoux augmentaient le flux sanguin et ouvraient les vannes de l'inspiration, alors l'esprit pouvait s'élever. Les étirements fracturaient les endroits solidifiés, ouvraient des coffres fermés et fluidifiaient l'encre figée. On manquait de grands hommes qui auraient su décrire dans des termes appropriés les effets de la gymnastique et les enseigner dans les lycées comme au temps des Grecs. L'époque était mûre pour la rime athlétique et le drame sportif.

Il avait lu que bientôt le sport serait pratiqué dans les écoles françaises. Oui, mais quelle méthode privilégier : la scandinave ou la prussienne ?

Edmond ne comprenait absolument pas l'engouement de Jules pour la culture du corps. Il rejetait résolument les convictions de son frère. C'était absurde de les propager et ensuite de les vivre. Mais Jules était contre la modération, et pas seulement quand il était

question d'expression, de forme ou de style. Il n'était pas un artisan, il était un écrivain. La modération était pour les lâches. Se limiter était se limiter à ne produire que du médiocre. Il devait tendre l'arc, même dans l'éducation de son corps.

Pour rien au monde Edmond n'aurait soulevé des haltères et il faisait à présent mine de les ignorer quand il entrait dans la chambre où Jules effectuait sa gymnastique matinale, d'ailleurs il y entrait rarement car la sienne – où ils écrivaient aussi – se trouvait un étage en dessous.

Mais il pouvait l'entendre quand il se déplaçait sur le plancher. Il s'était habitué à guetter chacun de ses pas. Il voulait le protéger. Il devait veiller sur lui.

À l'encontre de ce que beaucoup croyaient – et bien que la plupart de leurs intimes en fussent persuadés –, sauf à l'hôtel, ils ne dormaient pas dans la même chambre, ni dans le même lit, ni sous la même couverture et pourtant, il faut bien le reconnaître, ils vivaient comme un vieux couple, à la différence près qu'ils ne se disputaient jamais. Ce qui était vrai, en revanche, c'était qu'ils se partageaient la même femme, qui connaissait leurs besoins mieux qu'eux, mais ça personne ne le savait en dehors d'eux – oui, c'était vrai, Maria, la sage-femme, l'indépendante, la confidente appartenait aux deux frères, mais c'était Jules qu'elle aimait, alors qu'Edmond la préférait à toutes les autres.

Tout ce qui relevait d'un travail physique – Edmond considérait que la passion de Jules pour les haltères en faisait partie – était en général accompli par les domestiques et en disant cela Jules pensait involontairement à Rose, leur bonne folle, morte à présent. Rose, que Pélagie Denis avait remplacée au début de 1868, hantait toujours l'esprit de Jules, parfois lointaine, parfois proche. Troubler la vie des vivants est l'ultime droit des morts. Et Rose en abusait.

Jules regardait pensivement ses pieds nus. Les orteils se redressaient légèrement. Ils semblaient remuer de façon indépendante. On entendait au loin les coups d'un lourd marteau. Puis les chiens s'y mirent. Seuls les oiseaux se taisaient, même les bruyants moineaux.

Si la force du nouveau maître – exactement comme pour l'athlète grec Milon – résidait plus dans ses biceps que dans son cerveau, cela ne voulait pas dire que ce qu'il enseignait à l'élève ne lui serait pas utile plus tard. La gloire allait à l'homme qui avait fait honneur à la *polis*.

Les adeptes tardifs de Milon avaient apporté, à notre siècle de progrès techniques, l'idée de la noble compétition. Pour cela une masse cérébrale extrême n'était peut-être pas requise, mais elle n'aurait pas été possible sans les muscles, comme on peut le voir et l'admirer au musée du Louvre sur les antiques corps de pierre des athlètes grecs et romains.

Bien sûr on ne pouvait pas avancer au hasard et sans un enseignement. Sans être guidé par un athlète éprouvé, que Jules avait trouvé en M. Tourin qui lui révélait les secrets de l'entraînement du corps tout en le mettant en garde contre le danger de demander au corps des efforts qu'il est incapable de soutenir sur le long terme, et aussi contre les dommages irréparables et les déformations qui menacent le contorsionniste. Certains affirment même qu'une gymnastique ne mérite ce nom que si elle est faite en compagnie d'autres hommes. Le gymnaste solitaire ressemble au virtuose du piano qui n'a pas à tenir compte d'autres musiciens, et pour cela peut devenir fou ou mourir précocement. Mais pour Jules, ce sport qui dégénérait en communauté était une atrocité et une mauvaise habitude des temps modernes.

Quand les frères étaient allés en Allemagne quelques années auparavant, ils avaient entendu parler de Jahn, le père de la gymnastique, qui ressemblait plus à un rabbin polonais qu'à un discobole grec. Ils n'avaient pas pu le rencontrer bien sûr car il était mort quelques années plus tôt près d'Erfurt : un représentant plus qu'exemplaire de sa race, astucieux, athlétique, révolutionnaire, antisémite, fort et puissant en tout point de vue. Un homme à la barbe de prophète comme ils purent le voir sur une gravure. Jules l'imaginait sans peine à la barre fixe malgré son air solennel.

Il valait mieux faire sa gymnastique chez soi où personne ne vous observe. Quand on la pratique en public, on s'expose facilement aux railleries, certains ne voyant que la verge qui se balance ou les testicules qui ballottent.

Mais celui qui quotidiennement fait travailler ses articulations et ses os, fait jouer ses muscles et élargit sa cage thoracique, doit se tempérer mentalement. Les exercices corporels ne refrènent pas l'esprit, ils le soutiennent.

Lorsque Jules ressentit les premiers signes d'épuisement, qui devinrent rapidement de plus en plus nombreux, il décida de prendre soin de son corps, comme il s'occuperait d'un membre de la famille jusque-là négligé. Sans se l'expliquer, il en savait plus qu'il aurait voulu en savoir et il lui fut difficile de chasser de son esprit ce qu'il pressentait. C'était comme s'il nageait dans une mer laiteuse sur laquelle tombaient des gouttes de sang qui devenaient de plus en plus grosses. Détérioration de la perception. Il sentait le besoin d'air et de mouvement, de sang et d'eau. Il avait besoin de libérer sa poitrine d'un vêtement trop étroit. Plein d'espoir, il se mit devant la fenêtre ouverte pour respirer l'air matinal où l'on percevait l'odeur du feuillage automnal et de la fumée, car on avait déjà allumé les cheminées et le chauffage. Il chancela et quelque chose se rompit en lui comme si une force étrangère, un être malfaisant atrocement cruel, jetait le désordre dans tout ce qui relevait de l'ordre secret.

Après, dans une autre salle, étroite, haute comme une tour, j'étais attaché par les pieds, la tête en bas, nu, sous une cloche de verre, et il me tombait sur le corps une masse de petites étincelles, d'une lumière verdâtre, qui m'enveloppaient la peau, et qui à mesure qu'elles tombaient, me procuraient le sentiment de fraîcheur d'un souffle sur une tempe baignée d'eau de Cologne. Enfin j'étais lancé, précipité de très haut, et j'éprouvais une volupté non pas douloureuse, mais d'une anxiété délicieuse : il me semblait passer par des épreuves maçonniques, dont je n'avais pas l'effroi mais dont la surprise m'apportait un imprévu saisissant. C'étaient des jouissances, comme l'émotion d'un péril d'où l'on serait sûr de sortir, et qui vous ferait passer dans le corps un frisson de plaisir peureux[*].

[*] *Journal*, 1er janvier 1866. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Jules, le dos voûté, paraissait sur le point de perdre l'équilibre, quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'allait pas avec l'haltère dans sa main droite, il était devenu plus lourd que le gauche, il haletait et se demandait comment ce serait de vivre parmi les gymnosophistes, ces ascètes indiens qui déambulaient nus et n'avaient pas honte de leur nudité même devant Alexandre le Grand ; devant les femmes aussi ils se montraient sans voile, ils étaient libres et libérés du désir sexuel : c'était leur façon d'être proches des dieux. Jules transpirait sous les aisselles quand il se dépensait, le reste de son corps restait sec.

Ce soir, ils mangeraient des cuisses de grenouilles et parleraient de l'accident. Mais d'abord, le petit-déjeuner. Ils demanderaient à Pélagie d'acheter des cuisses de grenouilles et de les cuisiner avec du beurre, du persil et de l'ail, comme celles qu'ils dévoraient dans leur enfance. Il devait immédiatement laisser tomber les haltères, ils étaient trop lourds et lui faisaient perdre l'équilibre. Edmond et lui avaient rapidement renoncé à l'idée d'appeler la nouvelle bonne Rose, elle garda donc son prénom, Pélagie. Au contraire de Rose, qui avait été une cuisinière exécrable, Pélagie faisait bien la cuisine. Rose utilisait les ingrédients les plus incroyables et pour un résultat à peine mangeable, mais la plupart du temps, ils avaient mangé sans se plaindre ce qu'elle leur avait servi aussi fièrement que si elle était Vatel en personne. Jules éclata de rire. Son rire résonna dans toute la maison.

Edmond sursauta en entendant le vacarme. Il s'agissait, deux fois et pour un court instant, d'un bruit étouffé qui venait d'en haut. Soit les haltères avaient échappé à son frère soit il était tombé, ou les deux, soit il s'agissait d'une troisième chose dont il n'avait aucune idée. Il devait aller voir.

Dès que Jules bougeait, il était en alerte. Il suffisait d'un mouvement, d'un bruit, d'un son, il était sans arrêt attentif à ce qui se passait dans la maison.

Il se dépêcha de monter car il n'arrivait plus à chasser l'idée qu'un danger menaçait Jules. Il devait le protéger. Il l'aimait plus que tout au monde. Pour lui, rien n'aurait été plus affreux et plus intolérable que de le perdre.